

L'ARCHE *Editeur*

**Elfriede JELINEK**

La Reine des aulnes

Traduit par  
Jörn CAMBRELENG

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

## REINE DES AULNES

*Une célèbre actrice du Burgtheater se tient assise dans son cercueil, morte, tandis qu'on lui fait faire trois fois le tour de son théâtre. Les os lui sortent de partout. De temps en temps, elle arrache un morceau de sa chair et le jette au public. Derrière elle, sur la façade du Burgtheater recouverte d'un écran géant, sont projetés en format tout aussi géant des films de vacances amateurs, tournés à la campagne, avec des gens joyeux en costumes traditionnels ou en maillot de bain.*

Oui, je me suis arrangé ça confortablement. Ne faites pas tanguer ma maison, s'il vous plaît ! Aujourd'hui, à l'occasion de cette unique représentation de charité, où c'est moi, exceptionnellement, que l'on charrie, je donne tout. Servez-vous, de toute façon vous n'aurez rien de plus. J'avais accumulé, pourtant, des décennies durant. Bientôt, tout sera fini. La mort est réputée être le plus grand événement qui soit, à sa mesure tout est petit, dit le poète, avec des mots qui m'apportent beaucoup mais ne me disent rien. Cela dit, j'ai connu des événements plus grands. Mes premières en présence des plus hautes instances en uniforme, en instance d'éternité. Des gens portant des brassards, un service d'ordre qui détenait les clés de cette éternité et qui, d'un geste, y faisaient entrer des millions de gens. Ordre et beauté. Aujourd'hui, la mort porte un morceau de tissu autour du bras. Quant à moi elle pourrait bien porter une blouse blanche ou un dirndl rustique. Pour ma part, j'en ai fini avec l'hôpital. Plus rien ne bouge. Avec moi, vous en avez pour un moment ! La mort ne peut pas être si terrible que ça, tout de même. La vie lui sert de modèle. Et si la mort avait investi dans un modèle un peu meilleur et un peu plus cher, dans l'art, par exemple, l'art éternel, je me serais peut-être même résolu à mourir ! Ce qui est mien s'en sort, parce qu'il reste. D'autres ne s'en sortent pas. Au bout du compte, moi et ce qui me constitue, l'art dramatique, nous ne nous en sortons pas. Nous sommes cuits. Nos pièces de choix resteront encore un moment, vous pourrez encore en disposer après l'émission, nous répondons au téléphone jusqu'à vingt heures. D'ici là, espérons-le, nous finirons par donner tous nos animaux d'aujourd'hui, dans leurs habitacles humains, pour qu'ils puissent se faire pardonner par leur prochain.

Cher spectateurs, vous êtes équipés, je l'espère, d'une caméra vidéo. Moi, je n'en ai plus l'usage. J'ai toujours été robuste, et j'en avais bien l'air. Ce pouvoir sur vos émotions dont j'ai disposé ma vie durant – j'en reste stupéfaite, aujourd'hui encore. L'ennui, c'était que ce pouvoir ne m'avait jamais vraiment accepté comme sa détentrice. Il appartenait toujours à quelqu'un de plus puissant. Heureusement, celui-là m'investissait alors de son pouvoir. J'avais le pouvoir d'un représentant du pouvoir, lequel voulait rester anonyme mais avait, y compris à travers moi, inscrit partout son nom : Nous tous ! Comme tout le monde ! Comme tout un chacun mais aussi très différemment, semble-t-il ! Peut-être était-ce là mon secret. J'avais l'air de débarquer de chez vous, quotidiennement livrée, servie toute fraîche sur un plateau, encore nimbée des vapeurs de l'effort. Mes joues reluisantes devaient attester l'effort de la ménagère ! Quotidienne, et pourtant exceptionnelle. Oui, j'avais les deux jambes bien plantées dans la scène. J'y étais la maîtresse de maison, à qui la société avait confié des devoirs importants. Depuis, les gens ne deviennent guère sympathiques qu'au petit écran, comme mes filles l'ont compris depuis longtemps. Le pouvoir que j'avais sur vous, je n'avais

fait que l'emprunter, tandis que mes filles le dépense goulûment. Alors qu'il ne leur appartient même pas. Emprunté. Et auprès de vous ! Vous l'ignoriez, n'est-ce pas ? Vous auriez vraiment eu mieux à faire que de le remettre, comme il se doit dans toute mauvaise saga familiale, précisément à mes filles ! Les voilà qui remâchent de l'injustice, maintenant, l'une a la carte, l'autre pas. Entre nous soit dit. Vous auriez pu me garder moi, tant qu'à faire ! C'est quand même plus sympathique de voir quelqu'un crier, pleurer et succomber, que de voir une femme incapable de se transformer, et qui, pour devenir une autre, doit recourir au costume et gravir un escalier à double révolution qui, au demeurant, n'a rien de révolutionnaire. Châtelaine un jour, châtelaine toujours. Même en concierge. Ça vous colle à la peau. Indélébile. Encore heureux que vous ne remarquiez rien, jamais rien ! Le loup, par exemple, qui jadis, sur la Place des héros, vous avait effleuré l'épaule de sa gueule grande ouverte et vous avait craché dessus, à chacun d'entre vous qui étiez là : cela avait suffi à faire passer sa canaillerie. Il pouvait bien faire l'animal et montrer ses dents de lait accrochées en guirlande, jusqu'à ce que le calme revienne et que des vagues d'applaudissements se soulèvent, arrosant les alentours d'écume et de bave. Jusqu'à ce que vous vous leviez tous et qu'horriifiés, vous quittiez vos places. Trop tard.

Vous en étiez déjà couverts. Nous, nous étions au vert. Qui pourrait jamais éteindre ce flot brûlant, qui n'obéissait même pas à l'eau ? En ce qui me concerne, les applaudissements peuvent durer éternellement. Je sais faire en sorte que les gens fassent la queue pour me voir, juste pour me voir brûler des planches que j'ai moi-même allumées. Je dois toujours, pour chaque rôle, donner l'impression que le plateau que je foule est en flammes, embrasé par les efforts que je produis. Des planches qui figurent le monde, mais ne le sont pas, heureusement. J'ai une base plus solide que ça. La scène est le lieu où nous déposons notre âme et nous recevons un petit timbre en échange. Pour que nous sachions où nous pouvons expédier notre intimité. J'ai des cartes-autographes affranchies, il m'en reste quelques-unes. Les auteurs d'aujourd'hui ne pourront jamais combler les lacunes laissées dans le texte par nos photos jaunies. Sans notre feu, ils ne peuvent rien ! Ils n'ont pas suffisamment de carburant pour faire bouillir la marmite, et ne savent même pas s'enflammer eux-mêmes. Ils sont comme des momies, des momies inutilement endormies, qui plus est. C'est pourquoi nous nous brûlons les doigts sur nous-mêmes, parce que vous n'avez pas de feu pour nous. Nous avons été ovationnés. Vous applaudissez. C'est ce qu'ils font aujourd'hui encore !

Parfois je me demande, avec tout ces morts : qui vit encore ? Pourquoi tant de gens vivent-ils encore ? Pourquoi pas moi ? Je ne l'ai pas déjà dit, ça ? Tant pis. Je suis patiente. Un jour, la tombe finira par renvoyer ses morts, n'empêche qu'elle ne veut pas les rétribuer correctement. Je vais de ce pas au syndicat des morts, car la mort n'a plus le droit d'être un malheur. Elle est priée de nous laisser le souvenir de la vie. Je veux pouvoir tout revivre, encore et encore. Il fut un temps où je sentais le pouvoir jusqu'au plus profond de ma culotte chaque fois que j'apparaissais sur scène. Et parce que le pouvoir n'était finalement pas le mien, précisément, je le ressentais avec d'autant plus d'aise. Oui, je jouissais des vues que j'avais sur moi ! Me lover dans un océan de douceur ! Pure laine à volonté ! Oui, à force de volonté, ça marche ! L'essentiel, c'est l'apparence. Alors le Guide nous offre même le gouvernement sur une ville très jolie, rien que pour nous, si nous paraissions être des Siens, faisant gaiement fructifier nos talents, que nous pouvons même, ensuite, mettre à sa disposition. Qui nous a volé les dividendes ? Le pouvoir est malheureusement anonyme, rares sont ceux qui veulent l'être anonyme à ce point, où pourrions-nous lui écrire ? La plupart d'entre vous sont déjà, de leur vivant, comme s'ils n'existaient pas. D'un autre côté, le pouvoir n'a pas besoin de nom, même s'il en reçoit parfois. Il entre alors en scène sous ce nom, mais réside ailleurs. Il a aussi le droit de se reposer. Nous sommes ses noms d'artistes !

Vers quoi m'orienter ? Mon ambition n'était pas de servir la soupe sur scène à longueur d'année. J'aurais préféré l'emploi de la mère. La servante en tant que maîtresse. Bien sûr, cela aurait impliqué de jouer encore la servante, aussi bien que le reste, mais mieux. Parce que ce rôle me va mieux. Il y en a tant qui se sentent comme des enfants face à moi. Ils lèvent les yeux vers moi. Bien sûr, je pourrais aussi bien jouer tous les autres rôles, j'aurais pu tout jouer ! Où que je me produise, j'avais la réputation d'être modeste. Parfois, elle me précédait, accompagnée de la réputation d'en faire très peu : elles faisaient le course, épaule contre épaule ! Les deux réputations qui me poussaient sous les feux de la rampe se sont souvent mises des bonnes peignées, comme des fauves. Pour finir, elles ont gentiment mangé ensemble dans la même gamelle. C'est comme ça que je suis devenue grande et forte, en me faisant petite, puis en me plaçant sous le regard des autres. Jamais cela ne m'a diminuée.

Regardez, là, mari et beau-frère : ces deux-là aussi – des chiens fous dans le jardin de notre villa. Des petites filles à la clôture avec les doigts pleins de confiture. Tout ça était si mignon : le miel de l'existence que nous avons toujours connu, toujours voulu ! Une tarte au chocolat peut vous sauver la vie ! Mon cher mari ! Quelle chance qu'il ait encore eu le loisir d'y goûter ! Lui qui, malade et alité au beau milieu de tous ces morts, avait abusé d'une énorme tarte. Il était à plat. Il ne pouvait plus être caressé par le manteau bouffi de la mort, dans le quel s'était engouffré le Volkssturm. Il est resté : le pouvoir, de faire comme bon vous semble, mais sans moi ! Une chance, car de ce lambeau de tissu perdu il n'est resté que quelques branches sèches, balayés en tas. Et hop, me voilà, et j'amène un souffle nouveau ! Même s'il m'arrive parfois d'être amère, à la fin des fins de cette fin amère, je suis et je reste : pur sucre. Tout au plus, douce-amère, 70% cacao. La face chocolatée du temps est révolue, parce que mon temps est révolu. Je vous somme : par la somme de combien d'entre vous suis-je rendue ? Je ne rends rien. Pas à vous ! Des tartes en colère attendent sur les tables, la crème fouettée, la croix battue en neige qui trône à son sommet penche sous l'effet de la tempête. Ici, ce sont les gens qui donnent le la ! Ces tartes ne sont pas à vendre. Les poètes bouchent les trous de la vie. Tenez, je vous donne quand même une pièce de moi, le meilleur de moi-même. Après tout, c'est fait maison ! Bon appétit ! Voilà, je vais encore attendre un petit peu. Attendre mes trois filles du régiment à moi, qu'elles rentrent enfin à la maison, pour les passer en revue sur papier glacé. J'ai toujours fait comme ça. Et pourtant c'est à moi seule qu'elles voulaient plaire, toutes les trois, rien qu'à leur maman. Mais mes yeux préfèrent partir en balade, à travers les champs d'honneurs.

Les gens ont sur nous autres le droit de tout voir, sans doute pour nous ressembler. Oui, c'est même un devoir. S'ils détournent le regard de nous parce qu'ils sont éblouis, résolument, nous ramènerons de face leurs têtes, engourdies de nous avoir tant regardé ! Au besoin par la force. Il n'y a plus de stars aujourd'hui. Pourtant mes filles sont déjà aussi méprisantes que je l'étais autrefois, elles paraissent dire bonjour, sourire, pourtant elles ne sont rien d'autre que des morceaux de viande bien juteux, trop longtemps stockés sur lesquels, un peu trop souvent à mon goût, les caméras bourdonnent comme des mouches. De la viande faisandée, qui attend le travail, inerte. Pourtant elles sont connues presque partout, si ce n'est dans la jungle. Elles sont plutôt jardin soigné, avec des allées carnassières et des arbres amputés. Trois générations, Grand-Maman, Mamie, moi et ça continue messieurs-dames. Celles qui suivent sont arrivées au moins en Mercedes, avec des compagnons qui leur prélèvent le potentiel comme on vous échange le moteur. Elles sont alors montées tantôt ci, tantôt là. Toujours avec le même résultat. Oui, chez nous, chacune tire d'elle-même la suivante, celles qui suivent sont alors mises et ramassées par d'autres, ou laissées sur la table. Elles sont des jouets et feraient mieux de jouer elles-mêmes. Cela dit, si on se garde la télévision bien ouverte, on finit par y devenir grande et forte, avec le temps, mais il faut du temps, pour ça. Il ne faudrait pas faire

ça trop tard, non plus. Si l'une devient grande, les autres le seront automatiquement. Alors, elles vieilliront sans être devenues vieilles.

Les filles devraient être plus modestes ! Elles devraient être comme moi. Il y a un film, un parmi tant d'autres, où on les voit modestes. Mais personne ne s'en aperçoit. Elles y jouent que l'amour est ce qu'il y a de plus beau au monde. Qui peut bien être *une*, si ce n'est sous l'effet de l'amour ? Mes filles sont trois. Elles devraient être chaque personne en une seule, c'est ce qui plaît au public. Comme ça, tout est bien plié bien rassemblé dans sa case. Et tout bien lavé bien propre bien blanc. Cette personne unique, qu'elles sont, sera si possible quelqu'un de solide, quoiqu'elle ait à jouer, une femme de terroir. Regardez ce visage à la bouche généreuse, si conscient de sa propre forme qui, au moment de recevoir son partage dans mon sein, m'a imploré au moins par deux fois de devenir comme moi ! Donc, il a reçu la forme désirée. Il n'y manque plus que quelques plis placés aux bons endroits, pour qu'il s'ajuste et tombe parfaitement bien, et il aura alors la flemme de se relever. Et c'est comme ça que toutes les trois goûtent le plaisir qu'on pense à elles. Tous ceux qui n'ont pas vu de visage se demandent inconsciemment si, tout compte fait, il n'y en avait pas un. C'est ainsi que convenablement portées à ébullition, elles composent un bocal bien garni de confiture aux trois fruits. Confondant, non ? Comment ai-je fait ?

J'ai préféré me faire toute seule et me vouer toute entière au cinéma, puis rendre, me rendre toute entière au théâtre, non, c'est l'inverse. Le théâtre était plutôt prévenant, il a toujours été pleins d'égards envers le cinéma. J'ai exposé mon visage à la lumière, peut-être trop souvent et ensuite, je ne pouvais plus épargner ce visage à quiconque, pas même à mes filles. D'un autre côté, c'était pratique, puisque les gens le connaissaient d'emblée. A quoi bon éduquer à nouveau un public ? De toute façon, il ne veut que ce qu'il connaît déjà. Je n'allais tout de même pas, pour qu'il y ait redécouverte à chaque fois, faire chaque fois de moi quelqu'un de nouveau ! Ça aurait été franchement trop demander. Il valait mieux que vous vous habituiez à moi tant qu'il en était encore temps, puis à trois autres comme moi. Bien sûr, je suis le plat principal. Je suis une en trois personnes, comme Dieu. Et je me divise en trois descendances qui portent, qu'elles le veuillent ou non, mon visage en étendard. Demandez le journal ! On voit le visage dégainé, avant d'apercevoir la gaine toujours élégante de leurs habits bouffants tressaillir sous le puissant faisceau d'une caméra. Ces vêtements sont décidément devenus impossibles à confondre, les visages à la limite, avec le mien, mais avec aucun autre, heureusement. Presque tous les jours, les filles vont s'aérer au contact du public, mais la poussière qui tombe d'elles n'est jamais que celle de mes cendres. Il n'y a que du vide autour d'elles. Elles ont toujours été ce que je ne suis qu'aujourd'hui : munies d'un nom. Si elles ont gardé ces munitions, ce n'était pas par mégarde.

Chacun porte en lui sa date de péremption, car la vie est une descente. Toujours vers le bas de la piste. Rares sont ceux qui ont le droit de grimper. Personne ne conserve sa figure. Je veux dire sa silhouette. Heureusement, je n'en ai jamais eu. Oui, ce que je voulais, c'était seulement ce nom, et je l'ai eu. Les filles en ont un maintenant, cela dit, pas un nom à elles-seules. Mon principe : Là où il y a de la gêne il y a pas de plaisir ! Mais mon nom, je l'emporte avec moi, pour la route, pour ainsi dire, il restera bien assez de provisions pour les filles. Leur père aussi, j'en ai fait quelque chose de plus qu'un père. Je l'ai formé. Et son frère aussi, je l'ai façonné à la même école, bien qu'il ait été plus âgé. Tous les deux avaient de gros points faibles. Ils me disaient souvent : Cette femme sait tout faire ! Le forgeron a reçu son fer de ma propre main. Les garçons ont voulu se faire façonner, suivant un peu trop la mode, une croix de fer avec feuilles de chênes et glaive, que nenni, je leur ai d'abord fait forger une voix d'or, diapason et lame à la fois, d'une forme modestement classique, élégante,

il fallait s'en contenter. Et ça reste moderne aujourd'hui. Inoxydable ! Oui, j'ai transformé le fer en or. Nous pouvons nous la mettre au clou, la voix. Maintenant nous sommes morts tous les trois.

Le pouvoir se fonde toujours sur lui-même, moi en revanche, c'est vous, messieurs dames, qui m'avez fondé de pouvoir. Une belle connerie que vous avez faite là ! Vous êtes là maintenant, et vous voulez aspirer jusqu'à la dernière goutte de mon suc, tandis que comme des vautours, les violons planent déjà au-dessus de vos têtes et que les chants populaires s'impatientent de pouvoir enfin fondre sur vous. Dans la boutique de la radiodiffusion, vous pourrez comme toujours vous procurer une cassette de nos succès d'antan avec nos stars préférées. Toujours la même chose. Vous avez le choix et vous prenez strictement la même chose, vous seuls avez le choix parmi cinq cassettes absolument identiques, où nous changeons d'identité comme de chemise. C'est si facile. Pourtant ça a l'air si dur. Pour certains acteurs, c'est l'inverse. Après coup, c'est toujours grâce à nous quand nous récoltons des louanges. Et s'il y a blâme, il n'est pas pour nous. Oui, ce sont des chansons qui vont droit au cœur, et vous pouvez les acheter ! On en fait plus des comme ça. Elles sont tellement gentilles, elles sont à croquer, ces chansons, comme nous. Patience. Il m'arrive aujourd'hui encore de promener ma silhouette importante à la télé. J'ai encore tout comme autrefois. De l'aplomb, de la souche et des racines qui plongent profondément dans la terre. Mon enterrement sera bientôt fini, j'espère, mes honneurs rendus, que je me retrouve enfin seule à seule.

Ce que vous êtes nombreux ! Je nourris encore vos esprits qui, autrefois, en avaient après moi comme des chiens d'abattoirs et avalaient de moi tout ce qu'ils saisissaient. J'y arrive encore ! Encore et toujours ! Vos esprits sont comme un sanatorium, toujours en quête de repos en vous-mêmes. Ce que vous avez attrapé de moi, là, faites voir un peu, ce n'est rien qu'un morceau de chair, vous avez juste manqué de le reconnaître, parce qu'il est apparu sous la forme d'un coussinet de velours. La chair s'est faite tissu en quelque sorte. C'est aussi la raison pour laquelle elle est si difficile à faire disparaître et qu'elle met des années à pourrir. Vous n'auriez pas cru ça, n'est-ce pas ? Vous l'auriez voulu, peut-être ? Bien, maintenant on va la ressusciter un bon coup à la télé, même si elle n'a jamais vraiment reposé et rassis auparavant. Pourvu que vous ne remarquiez pas mon calibre, quand vous mordrez dedans ! Pourvu qu'elle ne vous fasse pas sauter les plombages, que je ne vous colle pas aux dents ! Votre cerveau ramollissait tous les jours un peu plus sous l'effet de l'idéalisme que vous réserviez à la comédie tendre, mais pour finir c'est toujours moi qui raflais la mise. Qui était destinée aux poètes. J'en tirais quelque chose de plus profond, de meilleur ! La graisse m'en dégouline encore du menton. Et plutôt que du verbe, c'est moi que vous receviez comme monnaie de votre pièce. Votre faute, pas la mienne ! Je faisais un meilleur usage de mes idéaux, quand ce merveilleux homme aux yeux bleus et aux fameuses belles mains illuminait plus tranquillement la foule qu'aucune lumière née d'un projecteur. Qui s'étonnera de ce que, dotée d'un pouvoir sur des hommes qui n'étaient même pas maîtres d'eux-mêmes, j'ai recherché un pouvoir plus grand, quand le mien n'était construit que sur des bonshommes de sable comme vous.

C'est pourquoi j'ai toujours développé ce jeu puissamment minimaliste. J'aurais voulu que l'on me soulève pour voir ce qu'il y avait dessous, tellement je jouais avec naturel. Vous n'avez rien trouvé, alors vous m'avez gardée moi. Vous faites ça depuis si longtemps. J'ai joué comme si je n'avais nulle part où me cacher, et pourtant j'étais si large que j'aurais pu me cacher derrière moi-même en cas de besoin. Il n'y a pas deux êtres pareils. A commencer par moi. Vous, par exemple, c'est du pareil au même, vous m'êtes complètement égal ! Formidable ! Je n'ai plus qu'à en jouer un troisième, qui lui sera tout différent. C'est ça, le

métier. Je joue comme si j'étais tout le monde et personne. Derrière moi le peuple. J'en ai besoin pour les applaudissements. Aujourd'hui, les jeunes ne savent plus qui je suis. Seuls les plus anciens, qui ont pu assister à quelque chose de grand, se répandent régulièrement devant leur tartine de pâté, quand ils me repèrent dans le journal ou sur l'écran. Aujourd'hui, il n'y a plus rien de grand, en dehors du skieur qui franchit la ligne d'arrivée ou du coureur automobile à qui il arrive encore quelque chose d'un autre tonneau. Mais moi seule suis devenue grande, eux jamais. Ils attendent de qui veut s'y risquer qu'il fasse ses preuves au cœur de la tempête.

Les acteurs sont aujourd'hui rangés au rayon des accessoires. Quelle époque navrante ! Honte sur cette époque, si ce n'était la nôtre ! Heureusement elle passera, et ce jour là, c'est certain, elle ne sera plus la nôtre. Après tout, tout le monde n'a pas un passé. A l'époque, j'aimais jouer les femmes du peuple, pour accréditer le fait que j'avais moi aussi dû avaler des couleuvres. En fait, tout cela était absolument passionnant ! J'aurais encore tant de choses à nous donner. Quel dommage ! Ce qui vient de moi vient de beaucoup d'autres qui ont franchi ma porte d'entrée et ne sont jamais ressortis, si ce n'est sous mon apparence, qui est pareille à toutes les autres. Moi aussi, je suis le peuple. Je suis le peuple à moi toute seule. Je suis moi toute seule un peuple tout entier, parce que j'ai tant de facettes. Et je savais ce que je voulais être : populaire, mais pas pour tous ! Populaire pour les uns, singulière pour les autres. Autrefois, on frissonnait encore devant la grandeur, qui se tenait toujours derrière moi, toujours à portée de main. D'où mon recours aux masses populaires en tant que telles. Un homme isolé ne peut pas vous soutenir, en cas de besoin. C'est pourquoi j'ai toujours recherché la grandeur et je me suis placée juste devant ! En grandilocutrice. Représentante en gros. Tout bradé, ce qu'avais à donner. Mais seulement quand je n'avais plus le choix. Tout était brillant, grandiose, important, même si je le minimisais. Je le minimisais volontairement, pour que cela vous paraisse grand. Pour que vous vous paraissiez grands.

Mes chers Viennois ! Je suis des vôtres ! Que personne ne se risque à se mettre devant moi. Il s'en rendrait compte : il disparaîtrait. L'individu n'a pas à savoir compter jusqu'à trois, il ferait mieux de ne pas compter du tout. Bon, les revoilà nos chansons, en ce temps-là elles sonnaient mieux qu'aujourd'hui, d'ailleurs. La cloche du vieux manoir. Ça, c'était un peuple ! Comme moi. Ça, c'est une chanson ! Le profond respect que j'ai pour le peuple ne me sort pas de la tête, pourtant, il doit bien y avoir un chemin, que nous puissions nous séparer et que chacun puisse rentrer chez soi. On en devient que plus populaire si on ne se laisse pas voir. Je sais, ça paraît étrange. Mais les gens s'imaginent alors qu'on leur ressemble, même si depuis longtemps ils ne savent plus à quoi l'on ressemble. Je voudrais bien, moi. Quelqu'un du peuple. Comme vous. L'idole des foules qu'on met à nu. Même sa chair, elle doit la déposer au vestiaire. Qu'est-ce qu'elle porte en dessous cette année ? Ça alors : moi ! Je me dresse au milieu des tempêtes qui soulèvent les robes ! Je suis plutôt comme tout le monde que tout le monde. Donc, j'apparais. Dommage que ce soit vraiment mon dernier parcours. J'entends une sonnerie : C'est mon tour, à moi de donner quelque chose. Donc, me voici soudain parmi vous.

Je me serais bien mise à l'abri de votre voracité à mon égard, Seniors et Señoritas. J'ai peut-être été une Gretchen enflée comme la grenouille de la fable, mais vous ne l'avez jamais remarqué, vous étiez beaucoup trop occupés à vous gonfler vous-même, pour ressembler à quelque chose. Malheureusement, la forme n'apparaît qu'en soufflant de l'air à l'intérieur, et l'air doit commencer par être produit en respirant. Moins il y a de gens qui respirent, plus les autres doivent brasser du vent. Sous nos robes de Gretchens bouffies, le plancher tremble. On a débarrassé le plancher pour que nous, personnages, puissions faire notre entrée dans notre

propre aura de lumière. Ce que cela nous coûte comme énergie ! Vous, mes chers spectateurs, qui faites face aux ombres que je porte, vous êtes aussi tenus de faire bonne figure. Vous emporterez ce défaut dans votre tombe ! Je peux faire ce que je veux. Personne ne sait ce que je veux, mais tous veulent la même chose. Le public. Il ne garde aucune distance vis-à-vis de moi, tout en en gardant une grande, il ne rompt jamais les liens avec lesquels je l'enchaîne. Et je l'ai enchaîné pour qu'il ne me tombe pas dessus.

Mes gestes reproduisaient les agissements des hommes, en retour les hommes reconnaissent mes gestes comme les leurs. Un miroir y aurait suffi. Il suffit d'être. Être comme tout un chacun. C'est le secret de ma résonance. Croyez-vous que j'aurais pu connaître un si beau succès, si je n'étais tout simplement comme vous, je veux dire si je *n'étais*, tout simplement, comme vous ? Mais beaucoup d'entre vous, tous à la fois ? Une cohorte d'entre vous ? A nouveau, quelqu'un qui se tient devant vous sur un balcon, et même ses bottes ont été fermement astiquées. À travers chacune de ses paroles et chacun de ses gestes, il réussit à faire reconnaître à chacun de ceux qui hurlent en contrebas l'expression de sa propre volonté de spectateur. C'est exactement ce que chaque spectateur a toujours voulu, être reconnu dans sa capacité à guider. Seulement il ne savait pas qu'il le voulait. Mais je l'ai aidé à en prendre conscience. Même le jeu minimaliste, le sous-jeu doit être puissant, comme tout le reste.

Dans un instant je vais me lancer et sous-jouer chacun d'entre vous ! Pour finir, je donnerai un petit coup de patine, je crotterais le vernis. Le pouvoir se rend maintenant à la ferme, pour voir à quoi il ressemble à la campagne, chargé de toutes ses bonnes intentions. Des gens qui rient sur des chaises longues. Les braves collègues, à côté, les bergers allemands, les femmes en dirndl rustique, en technicolor. C'est aussi simple que ça, se tenir devant vous en robe folklorique armée de faisceaux de bois vert et se faire tirer les verges du panier. Le loup se tient volontiers sous notre jeu, c'est la gratification que chacun porte en lui. Notre jeu est son remerciement. Comme ça chacun peut devenir loup, puis se recharger au camion-citerne de la fraîcheur estivale.

Les masses nous tirent et nous pressent. Veulent toujours savoir comment nous sommes lorsque nous ne jouons pas. Certains ont joué si bien jadis, que les gens se sont aperçus trop tard qu'ils ne jouaient pas du tout. Ou alors les gens étaient-ils soulagés que, pour une fois, quelqu'un ne jouait pas avec eux ? Soulagés de le savoir sérieux, quand il jouait ? Les masses furent donc aussitôt dépouillées de leur substance de masse et transformés en un parti, donc au fond derechef en un être unique. Cela n'a d'importance que lorsqu'il s'agit de mourir. D'ailleurs, c'était le but. Ils moururent seuls, mais en foule.

Comment les masses pourrait-elles accéder à leur meneur, si elles ne pouvaient au préalable le mettre en pièces, pour accéder à toute cette bonne nourriture qu'il leur a promise ? Le nocher donne sa vie pour eux et la récupère en retour comme rétribution pour leur avoir fait passer le fleuve. Puis il leur prend leur vie pour ça. Il leur donne aussi un paquet de vivres. Mais en lieu et place de nourriture venait alors mon entrée en scène, oui, à cette place-même. Mon rôle : les amadouer, pour qu'ils n'étripent pas leur gondolier, mais qu'ils se laissent étripier à sa place. Du pain pour tout le monde ? C'est impossible. Des jeux pour moi ? Possible.

Ainsi le peuple devient pouvoir, mais comme on a pas le droit de connaître le pouvoir, il ne se connaît pas lui-même. Il y a des acteurs conscients, et d'autres qui ne savent pas ce qu'ils font. Ils prétendront plus tard qu'ils avaient perdu conscience, en faisant ce qu'ils ont fait. Je montre au peuple ce qu'est une femme du peuple. Comment une femme du peuple joue qu'elle est une femme du peuple. Pour que le peuple soit toujours au service de lui-même. Ce

à quoi il sert en définitive. Une femme n'a qu'à être comme moi ! Mais en me possédant au théâtre où à l'écran, vous avez cru enfin vous posséder vous-même. Grossière erreur ! Enfin, le meneur de charrette l'a corrigée, à la longue. Il les a tous cueillis, à l'époque, quand ils étaient assis là sur leurs misérables branchettes, dans son parc à charrettes et qu'ils pépiaient pour obtenir de la reconnaissance. Il les a reconnus, c'est indéniable. Et les lourds flancs des bœufs ont tracé leur sillon ! Moi, la servante Babette, jouant de la baguette à leur côté, j'accompagne quelqu'un qui rend visite à la mort, choisissant pour ce faire un costume du folklore. Ça avait de l'allure, ils n'avaient plus à se plaindre.

Personne ne fut oublié. Ils tiraient l'habit du charretier et s'agglutinaient autour de son Audi Mirador afin que, pour une fois au moins, il se mette lui-même à la portière et porte vers eux ses bottes à grandes enjambées. Pour que pour une fois, il paraisse au naturel, son élément véritable, car sa domination paraissait une donnée de la nature. Il prit cependant sa carte de membre du peuple. Sans doute n'aurait-il pas dû faire cela. Il aurait dû rester nature, ils se seraient blottis contre lui pour une douce éternité. Chez tous les peuples, les portes restent toujours grandes ouvertes par principe. Ils pourraient passer à côté de quelque chose ! Ils pourraient passer à côté de leur propre mort ! Par ci les nouveautés pour le peuple ! En avant la presse populaire !

A présent, le spectateur, comme il a mûri et que pour la deux cent soixante dixième fois, il a reçu les enseignements de l'Histoire, commence à se laisser boire. Lorsqu'il était encore en grappes et en cours de maturation, on l'a copieusement foulé aux pieds. Il sait une bonne fois pour toutes ce qu'il a à dire, lorsqu'il nous voit. Le spectateur. Il parle une langue de feu, ivre qu'il est de lui-même. Le peuple acteur de lui-même. Chacun son propre rôle principal ! N'a plus besoin de moi, de toute façon. Un jour, le spectateur a cru qu'il allait pouvoir devenir puissant, mais nous le tenions bien en mains. Depuis, le peuple a repris la main et connaît les bonnes manières. Chacun se prend en main, chacun pour soi ! Je ne sais pas si ça me plaît. C'était mieux autrefois.

Un obstacle est écarté du chemin mais un autre plus grand se dresse aussitôt, car le pouvoir nécessite de la distance, pas du contrôle, pour être en mesure d'observer ses méchants membres qui s'érigent. Non, il n'est pas dans sa nature de s'accroître, c'est simplement que tous sont incorporés en lui, parce qu'ils veulent tous la même chose. Combien d'entre vous reste-t-il encore ? Levez-le doigt, s'il vous plaît ! Je vois, nous avons de vous un stock suffisant, mais plus pour très longtemps. Voir mon cher public qui s'amenuise, et ce à mesure qu'il me vénère de plus en plus, merci bien ! Je fais bien de faire mes adieux aujourd'hui. J'ai besoin que les gens me manifestent de la distance. Mais ils doivent toujours croire que je suis une des leurs. Nous disposons de la force ! Dieu merci. Encore quelque chose qu'on peut apprendre des acteurs.

J'ai toujours joué la retenue, pour avoir toujours l'air plus humaine qu'humaine, mais cela n'a pas déteint sur mon comportement. J'ai toujours paru lointaine. Les collègues gesticulent dans tous les sens, n'importe comment, et les gens s'imaginent qu'ils font ça pour leur faire plaisir. Expressément. Comme si nous n'avions rien de mieux à faire ! Bon, et maintenant dites-moi voir pourquoi les puissants, qui sont assurément aussi sûrs de leurs moyens qu'un bon acteur, ont-ils sans cesse une telle peur ? Moi, je n'ai pas peur de perdre votre adoration. Comme vous voyez, je me risque ici-même. Je n'ai pas de complexes. Ici était mon maître ! Il faisait reposer son ascendant sur une camaraderie absolue, disait-il à deux camarades en costumes folkloriques, devant un décor de montagne, pas mal, quoique j'en aie déjà vu des plus réussis, surtout des plus chers. Le Mont-blanc entier en carton ! Ce que ça a dû coûter ! Le vrai était

gratuit. Moi, j'ai fondé mon ascendant sur la tendre féminité, qui vous rentre dedans à chaque pas, en s'offrant négligemment d'un geste du poignet. C'est ainsi que la Dame guide son guide touristique à travers la ville. J'ai réussi ça, un autre, qui s'y est essayé, non.

La pensée seule ne vous mène nulle part. Ce n'est qu'à force d'être complètement dépourvu d'esprit que l'on parvient à l'arrogance, c'est la magie de la forme intangible. Le public doit vous reconnaître partout et tout de suite. Depuis, la mort ne m'a plus jamais effrayée. Depuis ce jour où j'ai pu ramasser un peu de ce pouvoir qui errait sans maître. Oui, le pouvoir sur vous était mon chien blond, mon berger d'or. Je l'avais toujours près de moi. Aux pieds ! Croyez-vous que ce pouvoir sur vous soit surfait et qu'il peut m'être retiré, juste parce que maintenant je suis un tout petit peu morte ? Non, vous ne pouvez pas être si bête. Quelque chose comme moi a toujours eu droit de cité ici, à Vienne, en Basse-Autriche comme dans le Burgenland oriental, comme dans toute l'Allemagne, et il en sera toujours ainsi. J'ai pu m'approprier avec ma bonne conduite.

Bien, maintenant vous pouvez libérer votre animal, je ne lui ferai rien. Je suis gentille avec les animaux. Mais c'est toujours avec moi-même que je me suis le mieux conduite. Je n'avais pas besoin d'être soumise bien longtemps à un interrogatoire conduit par une autorité dont on osait même pas chuchoter le nom, pour régler ma conduite ! C'était là tout mon art, cette parfaite concorde avec moi-même. Personne n'a pu m'égaliser dans ce domaine ! Je passe un dirndl rustique et je suis en accord avec moi-même. Je me coiffe d'un chapeau avec un duvet de cygne et je suis en accord avec moi-même. Je grimpe dans mes chaussures et je suis en parfait accord avec moi-même. Je joue dans un film, je ne suis pas en accord avec moi-même et je lutte affreusement avec moi-même pour savoir si j'ai bien tout joué comme il faut. Pourtant je le sais, cette fois encore je peux être en accord avec moi-même. Je n'ai pas besoin de me dissocier de moi-même, car je suis entièrement en accord avec la concorde avec moi-même. C'est ce qui fait l'acteur de premier rang, celui de dernier rang aussi d'ailleurs, sauf que celui-là on ne le croit pas. Mais le chemin pour y parvenir ! Des souffrances épouvantables ! Creuser l'expression ! Epouvantable, l'expression est faible ! Partout des témoins qui éclatent en sanglots ! Avez-vous la moindre idée de ce qu'il faut être complexe, pour être complice du peuple ? Pour être à nouveau toute simple ?

Etre adorée n'a rien de drôle, vous pouvez me croire. Je n'ai plus besoin d'adoration, je m'y noie déjà. J'ai mon protège-slip à cercueil spécialement adapté ! Merci quand même. Pourtant, entre vous et moi, on ne pourrait glisser une mince feuille de papier, où l'on pourrait écrire quelque chose. Quelques mots. Pas grand chose ! Ce revêtement est trop fin. Le métal frotte contre la chair, sans protection. Mais bon, le métal rentre mieux dans la chair que le papier. Le papier est fait pour envelopper la chair ! Les hommes sont mon papier d'emballage. Mais c'est vous que j'emballe. Vous préférez être suspendus à mon visage, à mon habit, et à mon jeu que de vous suspendre à vous-même. C'est pourquoi jusqu'à ce jour, je ne peux pas raccrocher. Je dois jouer, jusque sous terre ! Ils sont encore bien plus nombreux couchés là qu'ils n'étaient couchés à mes pieds ici-bas.

Cette sportive s'est frottée les yeux avec de la glycérine sur le bout des doigts, pour pouvoir pleurer correctement pendant l'hymne. Même aujourd'hui, je fais encore ça les doigts dans le nez, sans colorant ni conservateur. Tout, même ce qui en moi ne vous est pas destiné, peut vous transporter instantanément au paradis. C'est un effet des traits altérés de mon visage, que vous avez toujours gâtés par tant d'applaudissements. Vous voyez tout sur mon visage, qui a un double fond. Je vous y garde tous, au cas où j'aurais besoin de vous un jour. Je me suis surpassée et pourtant je n'ai jamais été promue que dans la classe tout juste supérieure, qui

était exactement celle dont j'étais issue de toute façon. Et voilà le travail ! Hep, garçon ! Hep, mon brave ! Hep, Madame Poldi !

J'arrive ! Je m'élève avec mon visage toujours frais et nettoyé de près, je m'élève à votre rencontre. Grâce à moi, la bousculade sur le terrain de jeu du pouvoir prend enfin un peu de vigueur ! La prise en compte de l'individu doit bien sûr être désormais écartée. Pour qu'au moins la Star représente encore quelque chose à vos yeux ! Quelque chose comme moi n'existe plus aujourd'hui ! Je vais me reposer. Je me suis toujours reposée en moi-même, tandis qu'infatigable, je songeais : Comment figurer ceci ou cela ? Comment faire ceci ? Quels personnages pourrais-je jouer ? Celle-ci ou celle-là ? Quels personnages viennent me chercher là ? Peu importe. Ils ne me rattraperont pas, de toute façon. Je les connais, ce sont des personnages de fiction, et ils sont assez lents. Ils ont fait leur temps. Je préférerais être vous tous, et ce en une seule personne ! Quel besoin avons nous de la fiction ? Encore une couche-culotte avec des petits élastiques là qui ne laissent rien passer. Alors que nous voulons garder nos entrées, où qu'elles mènent. Quelles qu'elles soient.

Les auteurs doivent commencer par observer comment les gens se comportent. Après seulement, ils peuvent écrire sur leur compte. A ce compte-là, autant m'écrire moi-même ! De toute façon, avec notre jeu merveilleusement retenu, nous avons une longueur d'avance sur les gens. Nous sommes la foule ! Nous sommes une foule de gens comme vous ! Nous ne pouvons plus contenir la marée humaine ! Nous ne pouvons plus retenir le flot de saloperie humaine. Nous jouons avant-même de savoir ce que nous devons jouer ! Oui, la fiction. Parfois elle est bien utile. Elle me permet tout de même de dire que je n'ai pas été réelle. Que j'ai toujours été quelqu'un d'autre ! Du personnage à l'incarnation. Ou est-ce l'inverse ? Tout en restant toujours moi-même, sans jamais l'avoir été. Merci, auteurs ! Vous m'avez permis un séjour de plus de quatre-vingt-dix ans dans ma propre brigade de travail, dans laquelle, il est vrai, j'ai sacrément dû trimer ! Ça, vous ne pourrez pas me l'enlever !

Qu'est-ce que j'ai travaillé ! Mais le résultat en valait la peine ! Je serais facilement venue à bout d'encore au moins autant de gens. C'est ça la discipline ! Après tant de travail sur moi, quand je vois quelque chose, je sais immédiatement comment c'est fait. Parce que je sais toujours tout faire moi-même. De plus, je suis déjà partie. N'ayez pas peur, je resterai toujours là bien sûr. Auprès de vous. Dans mon beau costume et dans ma douce tombe, où je demeure volontiers. Emmenez-moi enfin ! Vous n'avez pas besoin de me faire passer, encore et toujours. Trois-quatre fois devraient suffire. Ça ira bien pour cette maison. Merci.